PSEUDONYMES

—ET—

SOBRIQUETS.

Théophile Gautier définissait le hasard d'une bien jolie façon: «Le hasard est le pseudonyme de Dieu quand il ne veut pas signer.» Le premier écrivain qui exprima la pensée sous un nom emprunté inventa le pseudonyme. L'idée a fait du chemin depuis, car nous voici, au bout de dix-neuf siècles de civilisation, à nous exercer au jeu des devinettes, à l'effet de savoir qui signa la fameuse dépêche que vous savez du pseudonyme désormais célèbre de «Speranza».

«Speranza»! Un pseudonyme d'allure mystérieuse et romantique et qui a dû tenter, j'en suis certain, plus d'une plume de chroniqueuse. Car le pseudonyme diffère en cela du sobriquet, qu'on le choisit soi-même. On a toutes les raisons du monde pour le choisir spirituel et distingué, car on arrive parfois à le porter quand il vous sied mieux que votre nom ou que, par un concours heureux de circonstances, il est devenu célèbre. De tout temps on s'est servi du pseudonyme. Molière, au dix-septième siècle, et Voltaire, au siècle dernier, en sont les plus illustres exemples en France. Mais nous croyons bien que c'est encore en ce siècle qu'on s'en est servi le plus fréquemment. Deux écrivains, des plus originaux et des plus célèbres de la littérature contemporaine, George Sand et Stendhal, ne sont connus que sous leur pseudonyme, et il ne vient à l'esprit de personne de rechercher comment s'appelaient de leur véritable nom Gérard de Nerval et Champfleury, persuadés que nous sommes de nous trouver en présence de noms réels: or, Gérard de Nerval s'appelait Gérard Labrunie, et Champfleury, Husson-Fleury.

Mais ce n'est pas dans la littérature seulement que ces noms fictifs finissent par s'imposer au point de devenir célèbres et de couvrir de véritables personnalités. L'illustre auteur de «Sigurd» et de «Salammbô», M. Reyer, s'appelle de son vrai nom Rey. Tel, au siècle dernier, Nicolo, l'auteur de la «Joconde», qui se nommait en réalité Nicolas Izouard. M. Edouard Lockroy se nomme Edouard Simon, du même que M. Jules Simon s'appelait Jules Simon-Suisse. Mais c'est surtout chez les artistes que l'usage est suivi.

On sait que Bertall était l'anagramme d'Albert Arnoux et que Cham était le fils du comte de Noé. Gavarni—qui s'appelait en réalité Chevallier—adopta son pseudonyme de façon fort curieuse. Il avait expédié, du village pyrénéen de Gavarni, où il se trouvait, deux aquarelles pour être exposées à Paris. On les catalogua sous ce nom, prenant la ville pour un homme. Les deux aquarelles, ainsi cataloguées, eurent un vif succès. L'auteur, qui était un peu superstitieux, jugea l'erreur de bon augure. Et M. Chevallier devint Gavarni. Un autre dessinateur célèbre, J.-J. Granville, s'appelait de son vrai nom Gérard.

* * *

Au théâtre, le pseudonyme est comme une tradition. Garcia, le père de la Malibran, s'appelait Rodriguez; Arnal, Etienne Motiron; Monrose, le célèbre acteur des Français, Barizain; Mme Nathalie, Zaïre Martel; Rosine Stolz, Lecuyer; Thérésa, Emma Valadon. Le dix-huitième siècle leur en avait donné d'ailleurs l'exemple: Mme Saint-Huberty, la célèbre cantatrice qui épousa le comte d'Entraigues et fut assassinée à ses côtés près de Londres, s'appelait de son vrai nom Antoinette Clavel, comme Mlle Duchesnois, la tragédienne, se nommait Catherine Raffin, et la Camargo: Marie-Anne Cruppi.

D'ailleurs, sous l'ancien régime, le pseudonyme se retrouve tout aussi bien chez les écrivains: l'abbé de Voisenon, le poète léger du siècle dernier, s'appelait Fusée, et le véritable nom de Vaugelas était Claude Favre. Racan s'appelait Honcré de Bueil, le poète Dorat: Jean Dinnemandy, les deux Crébillon: l'un Proeper et l'autre Claude Jolyot, et enfin d'Alembert s'appela tout d'abord Jean Le Rond.

Les aventuriers prenaient eux aussi, naturellement, des noms de guerre. Nous n'apprendrons à personne que le comte de Caglicstro s'appelait Balsamo; mais l'on a peut-être oublié que Cartouche s'appelait en réalité Louis-Dominique Bourguignon, et Fra-Diavolo, le bandit calabrais immortalisé par la jolie partition d'Auber, Michel Pezza.

Un écrivain d'une aimable et fine érudition, M. Georges d'Heylli, auteur d'une très curieuse étude sur les pseudonymes, estime qu'en les comptant bien, on rencontre seize manifestations diverses du pseudonyme. Les principales sont: le pseudonyme substitué au vrai nom, l'éditeur Hetzel devenu l'écrivain P.-J. Stahl; le nom où une ou plusieurs lettres sont changées: Arsène Housset devenant Arsène Houssaye, et Meissonnier devenant Meissonier; nom véritable augmenté d'un nom étranger: Jobert, devenu Jobert de Lamballe: nom de ville ajouté au vrai nom: David, devenu David d'Angers; le pseudonymne par anagramme: Jules Clairon devenu Jules Noriac, et enfin un nom véritablement altéré: Marc Girardin transformé en Saint-Marc Girardin.

Les femmes, depuis George Sand, se sont beaucoup servies du pseudonyme. Daniel Stern fut celui, célèbre à juste titre, de la comtesse d'Agoult née Marie de Flavigny, comme celui de la comtesse Dash cachait la personnalité de la vicomtesse de Saint-Mars. De nos jours la plupart des femmes de lettres signent d'un nom de plume. Gyp s'appelle, comme chacun sait, la comtesse de Martel; Arvède Barine, c'est Mme Vincent; Th. Bentzon, Mme Thérèse Blanc; Brada, la comtesse de Paliga. Un nom de femme cache quelquefois un homme et c'est le cas de M. Henry Fouquier qui signe Colomba à l'«Echo de Paris» où il signe également Nestor.

Il est bien inutile de rappeler, n'est-ce pas, que Pierre Loti s'appelle en réalité Julien Viaud et que Caliban est le pseudonyme de M. Bergerat. Mais on sait peut-être moins que Léon Kerst, c'est M. L. de Froidemont: Montjoyeux, M. Poignant; Jean Reibrach, M. Chabrier; Saint-Genest, M. Bucheron; Ph. de Grandlieu, M. Lavedan, et Jules de Glouvet, M. Quesnay de Beaurepaire.

* * *

Dans un pays où le pseudonyme fleurit avec une telle abondance, il n'est pas étonnant de voir le sobriquet faire fureur à certaines occasions. On se cache sous un pseudonyme, on est signalé et montré du doigt par un sobriquet. Les sobriquets politiques sont quelquefois ceux qui vivent le plus. Ils surgissent des faits mêmes de l'histoire et apportent très souvent un commentaire piquant aux événements. Jamais le sobriquet politique n'a été employé en France avec plus d'entrain qu'en 1870 et 1871. On se rappelle Ferry «Pain de siège», qui fut transformé en Ferry «la Famine», et qui allait devenir vingt ans plus tard Ferry «le Tonkinois».

M. Thiers fut appelé tour à tour général Tom-Pouce, Attila le Petit, Tamerlan à lunettes, Cœur-Saignant, Croquemort de la nation, Rural 1er, général Boum, Roi des Versailleux ou des Versaillots, Sabot, Caméléon, César en raccourci, et enfin Papa Bécon, Papa Moulineaux et Père Saquet en raison des batteries qu'il avait édifiées au château de Bécon, aux Moulinaux et au moulin Saquet.

Mais le sobriquet le plus célèbre est encore celui de Pipe-en-Bois accolé au nom de Cavalier qui fut un des nombreux secrétaires de Gambetta et qui a laissé, comme bohème et fantaisiste de la politique, un souvenir inénarrable.

Personne n'a trouvé des sobriquets aussi imprévus et aussi amusants que M. Henri Rochefort dont—pour ne citer qu'un exemple—la verve s'amusait, il y a dix ans, à appeler l'ancien préfet de police, Camescasse, Camescasse-tête. N'est-ce pas lui qui donnait à telle danseuse du Moulin-Rouge le sobriquet devenu si parisien de Grille-d'Egout? Les sobriquets!

Il y en a de toutes sortes: de cocasses, comme celui de Nini-patte-en-l'air pour une ballerine, et d'héroïques, comme celui du Balafré pour un soldat. Car, de tout temps, les humbles comme les grands ont connu la plaisanterie du sobriquet. Heureux ceux pour qui le sobriquet est une glorification comme Masséna qui était l'«Enfant chéri de la Victoire» et Ney qui était le «Brave des braves»!

JALOUSIE

Pour la première fois, depuis un an qu'ils étaient mariés, Pierre, en rentrant chez lui, embrassa sa femme distraitement, omit de la taquiner comme à l'ordinaire, n'accomplit aucune des petites formalités tendres que l'invariabilité de leur protocole amoureux exigeait après chaque absence: il s'assit dans un coin, en souriant d'un air étrange et absent.

D'abord, Marthe bouda, pour le punir. Mais il ne parut même pas s'en apercevoir. Alors, elle devint sérieuse, le suivit d'un regard fâché et surpris. Quand il rencontrait ce regard, il souriait machinalement, puis sans transition ce sourire forcé s'effaçait, d'un seul coup, et son visage redevenait sombre. Ou bien il la fixait; et elle sentait qu'il ne la voyait pas.

Elle finit par comprendre qu'un tourment l'agitait ainsi, un grand tourment étranger à leur amour, dont elle n'était pas la cause et auquel on ne lui permettait pas de prendre part. Elle en fut humiliée et jalouse.

Un instinctif besoin de se prouver à elle-même son influence la poussa vers le canapé, où il rêvassait, les yeux vagues et perdus. Elle s'assit près de lui, passa un bras autour de son cou, l'attira d'un geste câlin; et comme il s'abandonnait avec la soumission distraite de ceux qu'absorbe le chagrin, comme il laissait aller sa tête sur son épaule, elle le vit tressaillir; il la fixa avec une sorte de terreur, et se dégagea brusquement.

* * *

Alors elle fut bouleversée, son cœur trembla: deux larmes parurent au bord de ses paupières.

—Oh! Pierre, tu ne m'aimes donc plus?.... Que t'ai-je fait?.... Qu'y a-t-il?....

Un peu honteux de sa brutalité inconsciente, Pierre lui caressa doucement les cheveux.

—Non.... c'est un ennui.... un chagrin.... qui m'absorbe.... qui me....

—Je veux le savoir.... Je veux que tu me le dise.... tout de suite.... entends-tu, tout de suite!

Son accent était autoritaire. Pierre sentit qu'une inquiétude personnelle avait chassé sa compassion, qu'elle était maintenant jalouse par dessus tout. Son petit despotisme l'irrita. Il la regarda d'un air mécontent:

—Je le veux.... je l'exige..... répéta-t-elle d'un ton impérieux, en s'exagérant son ascendant....

Il éclata:

—Tu exiges.... tu exiges... Ah! par exemple!.... Alors je n'ai plus le droit de garder un secret pour moi.... Tu exiges... Il faut que... Ah! c'est trop fort.... c'est intolérable... intolérable....

Il hésita un moment, partagé entre son regret des paroles déjà dites, son désir de continuer. Mais un autre courant d'idées balaya soudain sa colère; il regarda sa femme avec indécision et tristesse, puis sortit, sans dire mot, la laissant en larmes.

Restée seule, elle pleura longtemps, se grisant de sa douleur nouvelle, s'exagérant avec une secrète volupté l'importance de ce petit drame intime, le premier de leur vie commune.

Mais soudain elle cessa de sangloter; l'incident se réduisit à ses proportions véritables et mesquines. Elle s'indigna contre Pierre. «Oh! méchant, méchant!.... murmura-t-elle. Comment a-t-il pu me laisser ainsi, toute seule... sans un mot de regret.... sans une caresse....» Et elle se leva, marcha vers la porte, ne pouvant supporter plus longtemps l'idée de cette brouille, de ce petit divorce de leurs cœurs si unis. Elle allait le rejoindre, le trouverait déjà calmé, honteux, repentant; il la prendrait dans ses bras, elle pleurerait, il lui demanderait pardon et ils se réconcilieraient ensuite....

* * *

Comme elle montait les premières marches de l'escalier, un domestique la prévint:

—Monsieur est dans son cabinet avec M. Ghérassime.

Alors elle s'inquiéta. Que venait faire Ghérassime à cette heure?.... Cette visite tardive lui rendit encore plus suspecte l'attitude bizarre de son mari, durant toute la soirée: «Ah! mon Dieu, pensa-t elle, s'il avait quelque mauvaise affaire..... Un duel.... ou bien...» Elle continua de monter, s'arrêta devant la porte du cabinet, posa la main sur le bouton, la laissa retomber, hésita un instant, jeta derrière elle un regard peureux, et finit par coller son oreille contre la porte.

D'abord elle n'entendit rien, puis un bruit de sanglots étouffés, et la voix assourdie de Ghérassime, répétant à des intervalles réguliers les mêmes mots, d'un même accent compatissant: «Allons, mon vieux.... allons, mon vieux... voyons, mon vieux....»

Puis, ce fut celle de Pierre, mais si changée, si tremblotante et méconnaissable:

—Dis-moi tout, bégayait-il.... Je veux tout savoir.... tout.... je veux que tu me dises tout....

—A quoi bon? mon pauvre ami... puisque....

—Si, si, répéta Pierre avec irritation.... A quelle heure.... à quelle heure est-ce que.... Oh! mon Dieu....

—Il y a quatre heures.... à six heures du soir....

—Oh! oh!.... Pauvre.... pauvre petite.... Est-ce que.... est-ce qu'elle.... a souffert?.... s'est-elle senti mourir?....

Un silence, une nouvelle crise de sanglots. Marthe tendait l'oreille, écoutait avec une stupeur anxieuse. Que signifiait tout cela? A chaque mot, il lui semblait qu'elle était sur le point de comprendre; mais alors une terreur et une impatience lui venaient; et tout se brouillait dans sa tête. Elle éprouvait une vive tentation de s'éloigner; mais en même temps, elle se sentait comme enchainée là, à cette porte, par une curiosité douloureuse et implacable. Sous ses pieds, les craquements du plancher l'épouvantaient.

De nouveau la voix de Pierre s'éleva:

—Et dis-moi.... dis-moi.... il faut que je sache.... crois-tu qu'elle ait.... pensé à moi?....

Il y eut un temps assez long et Ghérassime répondit:

—Elle t'a appelé.... plusieurs fois.... Allons, mon vieux.... allons.... il faut du courage....

—Non, non, laisse-moi.... tu ne peux pas savoir.... tu ne peux pas deviner.... Elle m'a appelé.... et moi je n'étais pas là, près d'elle... et je l'ai tant aimée.... Pauvre petite Luce!.... C'est fini.... je ne me consolerai pas.... je n'oublierai pas.... je ne pourrai pas oublier... C'est affreux, affreux!...

Elle était si jolie, si gaie.... si jeune.... et maintenant.... Tu l'as vue, toi.... tu l'as vue... dis-moi...

Marthe n'entendit plus que le bruit rauque de son propre sang hurlant à ses oreilles; elle s'appuya contre la porte, craignit de tomber.

Elle comprenait à présent. Ce nom l'avait éclairée: celui d'une femme qui avait joué un très grand rôle dans l'existence de Pierre. Elle savait qu'avant son mariage il l'avait beaucoup aimée. Il l'aimait encore au moment où il était venu vers elle, et elle avait dû le conquérir, le prendre lentement jour par jour, à cette rivale qu'elle devinait sans la connaître. Et voilà qu'elle était morte.... voilà qu'après un an de séparation, d'oubli, il la pleurait—et de quelles larmes!

De cruelles secondes passèrent; de nouveau, elle perçut des mots, la fin d'une phrase: «....comme si rien ne s'était passé depuis.... comme si je l'avais vue hier pour la dernière fois.... il me semble que....»

Alors elle s'écarta comme on s'arrache, redescendit avec hâte.

En passant devant une glace, elle s'effraya de sa propre pâleur, de l'expression désespérée de son visage: elle porta la main à ses cheveux, se sourit faiblement, comme pour se rassurer, murmura: «Ce n'est rien.... rien.... Il faut du calme!»

* * *

Elle n'éprouvait aucun désir de larmes. Au contraire, par instants, de petits rires lui échappaient, tordaient sa bouche. Mais elle souffrait d'une douleur sèche, aiguë, âpre, mauvaise, telle qu'elle n'en avait jamais éprouvé de pareille. C'était une douleur inconnue, à la fois vive et sourde, qui n'était située nulle part et pourtant semblait physique et générale. Tout y correspondait, tout semblait l'accroître, l'aspect des choses qui l'entouraient, les mille petits bruits sourcis du silence, les pensées vagues qui la rongeaient d'un grignotement menu. Elle se sentait assaillie de tous côtés par l'insaisissable et l'invisible.

De temps en temps, de courtes fureurs la redressaient; elle serrait les dents; elle rougissait; elle jetait devant elle un regard courroucé.... «Oh! je me vengerai.... je me vengerai», disait-elle. Et elle ne savait ni comment, ni de qui; ces mots lui semblaient dénués de sens; pourtant ils la soulageaient, répondaient à sa pensée secrète.

Son cœur lui paraissait plein de haine; et elle avait peur de chercher qui elle haïssait. Lorsque l'image de son mari passait devant ses yeux, elle laissait tomber ses paupières, et une sorte de crépitement électrique faisait frémir ses tempes. Alors, elle la chassait bien vite, évoquant d'autres pensées; et elle n'en pouvait retenir aucune. Ce qui était arrivé, plus d'un quart d'heure auparavant, lui paraissait très lointain et même d'un passé qui n'était plus le sien: on eût dit que sa vie s'était scindée brusquement; elle en gardait une confuse épouvante.

—Oh! mon Dieu! je le hais.... je le hais.... s'écria-t-elle soudain.

Et elle resta interdite. Mais l'image qu'elle chassait s'affirma, se précisa, demeura obstinément, et sa haine flottante s'incarna dans son objet véritable; ce fut comme un soulagement. Elle s'accorda de le haïr, s'y efforça même: «Oui, je dois.... je dois le haïr.... j'ai le droit....» Elle se rappela ses paroles de tout à l'heure: «Comme si rien ne s'était passé depuis....» Son orgueil et sa tendresse se révoltèrent à la fois. Rien, cette année, durant laquelle ils s'étaient aimés! Et ce rien-là était tout pour elle! Ou plutôt non, rien... il avait raison... rien!... qu'il ne l'ait pas aimée!.... qu'elle se soit trompée, elle aussi!... Rien.... ah!....

Plus d'une fois sans doute, en ses heures de rêverie et d'indolence, tandis qu'il semblait s'absorber dans la griserie de son bonheur présent, tandis qu'elle le croyait naïvement à elle, tout à elle, son esprit évoquait, rejoignait le passé.... l'autre! comparait, regrettait peut-être. Et, à ne rien supposer de pire, ce partage de cœur qu'elle devinait maintenant, sans l'avoir jamais soupçonné jusqu'alors, tout ce long mensonge de paroles et de silence et ce secret gardé, ce vol de sa confiance, l'exaspéraient, ulcéraient son cœur. Ah! cette femme dont elle ne savait rien, dont elle ne connaissait pas même les traits, comme elle la détestait, comme elle la maudissait, comme elle....

Sa violence soudain chavira, se heurta au vide, au néant.... Elle se rappela qu'elle était morte celle-là... morte.... Ses lèvres balbutièrent; elle s'effara, perdit pied: la singularité de sa jalousie lui apparut; craintive et superstitieuse, elle n'osa haïr celle qui n'était plus. Au contraire, un retour sur soi-même, un vague rapprochement de leurs jeunesses l'apitoya; un peu de satisfaction mauvaise disparut dans l'attendrissement. Et tout lui devint soudain très confus.

* * *

....Elle ouvrit lentement la porte du cabinet de Pierre. «Tout dépendra du premier regard, songeait-elle. Je saurai tout de suite ce qu'il pense.... et s'il est encore possible que nous nous aimions....»

Il était assis devant son bureau et il ne pleurait plus. Mais dès qu'elle eut aperçu son visage défait, ses paupières rougies, ce je ne sais quoi d'humble, de honteux, de touchant que les larmes laissent sur un visage d'homme, son cœur se serra d'un inexprimable émoi. Elle oublia aussitôt sa rancune, ses revendications et ses reproches, tout le souci de son orgueil, de sa souveraineté féminine à défendre, pour aller vers lui d'un élan, les mains tendues, avec l'instinctive compassion de la vraie femme, de l'amante qui sait devenir aussi un peu la sœur et un peu la mère. Et puis elle était seule désormais, seule dans sa vie—la seule:

Son regard à lui fut timide, défiant, prêt à se détourner, tendre cependant; et elle comprit que, de leur passé et de leur amour, rien n'était mort que ses illusions.

Il prit ses mains offertes, les porta à ses lèvres et dans un demi-aveu:

—Il ne faudra jamais rien me demander, murmura-t-il.... Jamais....

—Oui, je sais, répondit-elle spontanément.

De nouveau il leva les yeux, dans une interrogation muette, surprise et craintive, puis les baissa. Elle sentit d'autres larmes tomber sur ses mains, qu'il baissait.

Et son cœur tressaillait de joie et de vague douleur. Une autre femme était en elle, abdiquant la suprématie illusoire des premiers temps, prête à d'autres sacrifices de son orgueil et de son égoïsme, à d'autres renoncements de son cœur, prête à souffrir.

Elle prévit l'avenir et que, plus d'une fois encore, il pleurerait sur ces mains-là, pour des peines étrangères....

L'EPITAPHE

—DE—

Prince de Bismarck

On sait qu'avant de mourir, l'ex-chancelier avait choisi son épitaphe ainsi conçue:

Prince de Bismarck
Né le 1er avril 1815
Mort le....
Un fidèle serviteur allemand de l'empereur Guillaume Ier

Ce qu'on ignore, c'est que l'«Altreichskanzler» a choisi cette épitaphe, voici déjà sept ans, quelques mois après sa démission forcée comme chancelier de l'Empire, et cela dans de très curieuses circonstances.

* * *

Le prince de Bismarck, se trouvant en 1891 à Kissingen, où il faisait sa cure annuelle, affectait de dire entre amis combien il était heureux d'être libre et déchargé des soucis des affaires de l'Etat.

—Je ne souhaite plus rien, disait-il un jour devant le spirituel chroniqueur allemand Max Bewer, un de ses fervents admirateurs, qu'une épitaphe convenable.

Max Bewer se le tint pour dit. Et huit jours après, l'ex-chancelier recevait de Max Bewer un choix de soixante-dix épitaphes dans tous les genres, sérieux (ernste) et humoristiques (witzige), et dont voici quelques échantillons qui donnèrent la plus grande satisfaction à Bismarck:

Ceux qui le dénigraient s'écriaient: «Il a de la chance!» Ceux qui l'admiraient: «Il a du génie!» Ceux qui le connaissaient: «Il a du cœur!»

Autre genre:

Et maintenant tu n'as plus à craindre personne, pas même Dieu!

Allusion délicate au fameux discours que prononça en 1885 le chancelier de fer, le jour de la discussion du septennat, et qui se terminait par ce cri d'orgueil: «Nous autres Allemands, nous ne craignons personne au monde que Dieu!»

L'épitaphe suivante s'adressait ironiquement à Guillaume II:

Ci-gît
S. A. le prince de Bismarck-Schœnhausen
Né, etc.

«Avec lui, l'empereur d'Allemagne a perdu son grand-père pour la troisième fois!»

Dans l'idée de Bewer, partagée du reste par le chancelier, Guillaume II a perdu pour la première fois son grand-père le jour où Guillaume Ier mourut, puis quand il disgracia le chancelier, et enfin le jour où celui-ci avait rendu le dernier soupir.

Autre épitaphe:

Dans cent cimetières ne reposent pas tant d'Allemands que dans ce solitaire tombeau.

Enfin, donnons encore deux épitaphes bien allemandes:

Comme elles le représentaient bien, les couleurs de son blason!

Bleu comme le ciel, son œil fidèle se ferme.

Blanche comme la neige, ici repose la tête du sage.

Et argentée toujours brillera dans le monde la cuirasse de son honneur!

Celle-ci était encore plus flatteuse:

Pendant sa vie, il fut homme de bien; par vocation, homme d'Etat; de cœur, il fut avec le peuple; en vérité, il resta l'enfant de Dieu!

Il y avait de quoi fixer son choix dans cette multitude de pensées plus flatteuses et plus profondes, sinon plus tristes les unes que les autres. Mais Bismarck répondit à M. Bewer qu'il ne voulait pas de mensonges officiels et qu'ayant été ce qu'il fut de par la protection et avec l'appui de Guillaume Ier, il était résolu à demander à son fils Herbert de ne placer sur sa tombe que cette simple mention:

Ein treuer Deutscher diener Kaisers Wilhelm I

Guillaume II, qui a presque déifié son grand-père, sera obligé, malgré son désir de réparation envers Bismarck après sa mort, de s'incliner devant la volonté de celui qui fit ceindre à Guillaume Ier la couronne impériale.

MOT POUR RIRE

Toujours Mme Berlureau et sa bonne.

—Mais qu'avez-vous donc à tant gémir, Jeanne? Vous poussez des soupirs à faire tourner les sauces.

—Ah! madame! je pense à mon pays; il y a si longtemps que je ne l'ai vu!

La petite Berlureau (intervenant). —C'est pas vrai, na! Il était encore hier soir dans la cuisine, son pays, maman!

---

monde.

—Moi de même, M. de Valmont.

—Dans ce but, nous pouvons être alliés.

—Oh! oui, oui!

—Nous verrons ce que les circonstances nous permettront de faire.

—Mme Barruett sait-elle que le misérable l'a trompée?

—Elle ne s'en doute même pas; j'ai cru devoir lui cacher que c'était seulement une copie autographiée de ma lettre qu'elle venait de payer cinquante mille francs.

—Comme moi, vous n'avez pas voulu troubler sa tranquillité; si elle savait, mon Dieu! quelles ne seraient pas ses inquiétudes, ses angoisses de tous les instants! Ah! ce serait un deuil sur son bonheur!

—Mme Barruett est à la merci de de Migrane, il la tient comme un oiseau de proie tient une fauvette entre ses serres; pour la sauver il faudrait n'importe par quel moyen, arracher des mains du misérable ma lettre et les reproductions qui en ont été faites.

—Oui, dit la jeune femme, songeuse, voilà ce qu'il faudrait.

—J'ai demandé un congé et suis venu à Paris uniquement pour voir de Migrane.

—Ah! Et vous l'avez vu?

—Oui, chez lui.

—Alors?

[*A continuer*]

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

Bismarck à table

Pendant la campagne de France.

Le fameux livre «Bismarck et sa suite», par Moritz Busch, qui fut pendant la guerre secrétaire particulier du chancelier, nous révèle un Bismarck intime, causeur et déshabillé, qui sent sa vérité d'une lieue.

Busch, dans sa préface, s'excuse presque de ce que «bien des jugements exprimés sur les Français pourront paraître durs et quelques-uns même irréels», mais s'il plaide pour lui ces circonstances atténuantes, il ne les invoque pas pour son maître, qui est à ses yeux, pendant tout le cours du volume, un impeccable demi-dieu.

Or, ce qui ressort de la lecture de «Bismarck et sa suite», c'est l'absence complète du moindre sentiment, non seulement chevaleresque mais humain chez ce grand homme. Il ne parla guère de la nation française que l'écume aux lèvres. Les victoires renouvelées ne le rendent pas un instant pitoyable.

A chaque instant, il se plaint que l'on ne fusille pas assez de soldats français. Après les francs-tireurs français, qu'il voulait voir coller au mur, ce sont les chemises rouges de Garibaldi, dont il dit:

Il serait vraiment fâcheux d'avoir fait prisonniers treize mille francs-tireurs qui ne sont même pas Français. Pourquoi ne pas les faire fusiller?

Avec quelle désinvolture il parle des horreurs de la guerre quand il s'agit des vaincus. Au retour d'une promenade sur le champ de bataille de Bazeilles, il dit à table:

....On sentit une forte odeur d'oignons rôtis. Je m'aperçus que cette odeur venait de Bazeilles. C'étaient probablement les paysans français que des Bavarois, sur lesquels ils avaient tiré, tuaient et brûlaient dans leurs maisons.

Ses jugements ne sont pas d'ailleurs sévères pour les Français seuls. Il parle même des Berlinois avec aigreur, leur reprochant d'être raisonneurs, et des militaires qu'il traite d'ingrats; quant aux Espagnols, écoutez-le:

Ah! ces Espagnols! Y a-t-il un seul de ces Castillans, qui se piquent si fort de leur point d'honneur, qui ait seulement manifesté son indignation au sujet de la guerre actuelle, cause qui n'est pourtant autre que leur premier choix et l'immixtion de Napoléon dans leurs affaires comme s'ils étaient de simples vasseaux?

Mieux vaut du reste laisser de côté dans ces citations l'homme terrible et ne redire de lui d'après Busch que les parties d'entretien étrangères à la politique. Voici quelques-unes de ses opinions, «passim», sur la bière:

La grande consommation de la bière est déplorable. Elle ne fait que rendre paresseux, stupide et lourd. Elle est la cause des fausses déclamations politiques. Une bonne eau-de-vie de grain serait préférable.

Sur les médecins:

Ils sont peu utiles, et plus ils sont savants plus ils peuvent faire de mal.

Il ne prévoyait peut-être pas alors en se montrant de l'avis de Molière sur les médecins, qu'un de ceux-là, Schweninger, vengerait ses confrères, en prolongeant sa vie jusqu'à quatre-vingt-trois ans.

Sur ses capacités de mangeur:

Si on me donne beaucoup de besogne il faut qu'on me nourrisse bien. Je ne puis conclure une paix convenable si on ne me donne à manger et à boire convenablement. Cela fait partie de mon métier.

A propos de «harnais de gueule», sa recette pour griller les huîtres:

On couvre ces mollusques de chapelure et de parmesan, et on les laissant dans leurs coquilles, on les grille sur un feu de charbon.

A tout moment, dans «Bismarck et sa suite», il est question de mangeaille.

Au commencement du dîner (on est à Versailles), le chef (c'est ainsi que Busch appelle souvent son maître), dit en souriant en regardant le menu placé devant lui:

Il y a toujours un plat de trop. J'ai pris la résolution de me donner une indigestion de canard et d'olives, et voilà un jambon de Rheinfeld dont il faut aussi que je mange pour me venger de ce que je n'en ai pas eu ma part ce matin.

Un autre soir, à propos des chameaux et des éléphants mangés par les Parisiens du siège, on parle des cannibales gourmets:

Un enfant, dit Bismarck, une jeune fille bien fraîche, à la bonne heure. Mais un vieux tout ratatiné, tout racorni, ça ne doit pas être mangeable. Je me souviens, ajouta-t-il.

Plus loin cet aperçu, qui semblera curieux, maintenant que la France tient l'alliance russe:

Comme les Gaulois et les Slaves se rencontrent! Mêmes rues, mêmes toits plats, mêmes maisons alignées. Seulement en France les dômes manquent; mais, en échange, verste et kilomètre, archine et mètre sont la même chose. Même inclination pour la contradiction, même penchant du peuple pour le communisme, même désir de communauté d'idées.

La note gaie pour finir:

On venait de parler d'une personnalité princière anti-prusienne, mais trop vieille et trop infirme pour être dangereuse. Quelqu'un ayant remarqué qu'il ne reste plus rien chez cette personne qui provienne de la nature, Bismarck dit:

—Elle me rappelle que presque tout était faux en lui, cheveux, dents, mollets, même un œil, quand il s'apprêtait à s'habiller le matin, la plus grande et la meilleure partie de lui-même était disperséé sur les chaises et sur les tables autour de son lit. Il en était de lui comme de la nouvelle mariée des «Fliegende Blœtter», quand en se déshabillant devant son époux, elle mit ses cheveux d'un côté, ses dents de l'autre et d'autres parties ailleurs. Mais que me restera-t-il donc? s'écria l'époux.

Pendant toute la durée de la guerre, le chancelier porta l'uniforme. Ordinairement, l'uniforme de petite tenue du régiment jaune de grosse cavalerie de la landwehr, la casquette blanche et les bottes montantes. Quand il sortait à cheval, il était muni d'une longue-vue contenue dans un étui qu'il portait en bandoulière. Parfois il portait aussi le sabre, un revolver. Parmi ses décorations, l'aigle rouge et la croix de fer.

Bismarck se levait généralement à dix heures du matin seulement, car il ne s'endormait guère qu'à l'aube. A peine hors du lit, à demi-habillé, il lisait des dépêches, annotait, étudiait les journaux, écrivait, dictait. Plus tard il recevait des visites, donnait audience ou faisait des rapports au Roi. Il faisait des brouillons avec de grands crayons. A deux heures de l'après-midi un petit tour à cheval, puis de nouveau travail jusqu'au moment du dîner qui avait lieu entre cinq et six heures.

Une heure et demie au plus tard après, on le voyait de nouveau lire et travailler devant son bureau, et souvent minuit le trouvait encore lisant ou fixant ses pensées sur le papier. Que lisait-il? Busch, dans une chambre que le chancelier venait de quitter, a surpris un jour deux livres des textes bibliques et de récréation journalière pour les fidèles chrétiens.

Les repas de Bismarck étaient réglés d'une façon aussi singulière que son sommeil. Le matin, tasse de thé avec un ou deux œufs, et rien autre chose jusqu'au dîner. Donc, un seul repas par jour mais copieux. Busch, qui paraît gourmand, se félicite des talents du cuisinier-soldat qui suivit le chancelier et ses gens pendant la campagne. Il bénit aussi les patriotes allemands qui envoyaient au chancelier des «témoignages d'affection» consistant en oies grasses, gibier, poissons recherchés, faisans, gâteaux, bière excellente, vins fins et autres choses fort estimables.

En somme, Bismarck sort diminué du livre de son dévoué et respectueux biographe. Mieux vaudrait un sage ennemi.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup,

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS ALLAYS all PAIN CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.